

—Bon, je m'y tiens. Montrez votre jeu.
—Quatre as.
—Quelle est votre autre carte ? J'ai quatre as aussi.

—Eh bien, est-ce que ton mari boit encore ?

—Oui, maman, et cela me rend bien malheureuse.

—Est-ce que tu n'a pas essayé de lui faire perdre cette habitude en recourant au remède que je t'ai enseigné ?

—Oui.

—Est-ce que tu as mis du whiskey dans son café ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'il a dit ?

—Il a dit que j'étais la seule femme qu'il avait vue depuis la mort de sa mère, qui sut comment préparer le café comme il devait l'être.

Les victimes de la publicité

Voir son nom dans le journal ! on ne saura jamais au juste, par ce temps de vaine gloire et de notoriété quand même, le nombre de ceux qui ont enfourché ce dada.

Bien des gens ont tout compromis, avenir et présent, pour avoir le droit de se dire : demain en dépliant la feuille quotidienne qu'ils honorent de leur confiance, trente-six mille regards vont être frappés par les deux ou trois syllabes qui représentent mon individualité. Ces toqués de la publicité ne demandent pas comment leur nom en arrivera là, l'essentiel est qu'il y arrive.

Les uns rêvent de l'écrire au bas d'un article, ce sont les plus ambitieux, d'autres se contentent de l'employer à signer une rectification à propos de la première chose venue ; sur une stalle qu'on leur a prise au spectacle ou sur la lenteur du service au bouillon Duval. Le plus grand nombre va trouver les journalistes de profession en les priant de leur accorder une mention quelconque même désagréable.

Un infortuné de lettres avait fait imprimer à frais énormes et à quarante-cinq mille exemplaires un affreux vaudeville éconduit partout. Un chroniqueur aimant à rire crut devoir en toucher deux phrases dans la plus polie était celle-ci : "L'auteur devrait être nommé président de la société du doigt dans l'œil." Il s'attendait à une demande en réparation, il reçut une lettre ainsi conçue :

"Vous avez bien voulu vous occuper de moi dans votre spirituel feuilleton : merci, monsieur, au nom de la jeunesse tout entière que vous encouragez si généreusement en ma personne."

L'exemple de cette course à la publicité, qui a fini par donner des inquiétudes dans toutes les jambes, avait monté au cerveau d'un de mes amis de collège, lequel répondait au nom invraisemblable de Léonard Gibassier.

Gibassier avait caressé toutes les chimères. Dès la classe de troisième, seconde division, il lançait sur les revues tant bi-mensuelles qu'hebdomadaires des escadrons d'Alexandrins, et ses dimanches de sortie se consumaient dans tous les cafés où il feuilletait l'un après l'autre les recueils susceptibles d'enserrer ses élucubrations. Apollon, probablement jaloux, ne lui permit pas le bonheur de se voir imprimer tout vif. Il tint bon jusqu'à quarante-quatrième dimanche inclusivement. Au quarante-cinquième il commença à douter de sa vocation de poète et résolut de chercher ailleurs les moyens de faire parler de lui.

Etant en philosophie, il avait eu un prix de physique peu amusante. Ses études à peine achevées, il adressa à l'Académie des sciences un mémoire de cent soixante-dix pages d'impression, caractères compacts, sur la direction des ballons. Pendant six mois, montre en main, il suivit les séances de l'Institut avec une exactitude qui dut faire honte à nombre d'académiciens. Malheureusement, ces messieurs avaient bien d'autres mémoires à fouetter. Il eut beau éprouver consciencieusement tous les journaux industriels, il n'eut pas même la consolation de savoir dans quel panier on avait jeté son beau travail.

Son nom continuait à rester dans l'ombre.

—Ah ! se disait-il dans ces accès de grandeur, contempler ce mot : Gibassier écrit quelque part, n'importe où, en lettres mobiles et fulgurantes, en analyser chaque plein, en détailler chaque délié. Si jamais cette joie m'arrive, je pourrai dire à Dieu : Prenez ma vie !

Un jour qu'il passait sur le Pont-des-Arts, en murmurant cette prière qu'il murmurait tous les jours du reste, il vit une grande foule courir précipitamment vers le quai. Un gamin en conduisant son cheval à l'abreuvoir, avait perdu pied. Il allait périr par immersion.

—Cette occasion de me rendre célèbre ne se retrouvera jamais, se dit Gibassier, et

il se précipita la tête la première dans les draps humides de la Seine.

Il eut le bonheur d'atteindre l'enfant et de le ramener sain et sauf sur la berge.

Conduit en triomphe au poste le plus voisin, le sauveteur s'empressa d'y laisser son nom, prénom et demeure exacte afin qu'ils fussent recueillis par qui de droit.

Le lendemain, depuis la *Patrie*, journal du soir, jusqu'au *Constitutionnel*, journal du matin, en comprenant l'*Univers* qui n'est ni du matin ni du soir, tous y passèrent. Autre déception. Le lyrisme d'un rédacteur avait dénaturé les faits, et les autres ayant copié sur lui comme cela se pratique généralement, voici le seul et unique article que lui valut sa belle action :

"Un jeune ouvrier qui se noyait a été retiré hier de la Seine par un monsieur élégamment mis, qui a plongé courageusement. L'inconnu, malgré les pressantes sollicitations des spectateurs, s'est dérobé promptement en refusant obstinément de dire son nom.

"De tels faits n'ont pas besoin de commentaires."

Gibassier écrivit, rectifia, réclama, mais à Paris un sauvetage pousse l'autre. Le sien était déjà avantageusement remplacé quand sa protestation arriva. Elle tomba dans l'eau et personne n'alla l'y chercher.

—Je n'en aurai pas le démenti, s'écria-t-il, mon nom sera dans le journal ou il dira pourquoi.

Il étudia toutes les combinaisons au moyen desquelles il devait arriver à ce résultat, mais tout compte fait il n'en trouva qu'une, ce fut de se marier. Ne pouvant espérer de resplendir à la première page, il se contentait d'être mentionné à la quatrième entre les annonces de dentiste et l'inscription des décès.

Le hasard voulut que le mois de la publication de ses bans fut encombré de mariages du plus grand monde. Le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin se disputèrent si bien l'attention publique que le rédacteur *ad hoc* ne jugea pas à propos de mêler à tant de titres et d'armoiries la roture de l'ambitieux conjoint. Gibassier dut se contenter de la publicité du grillage.

A peine marié, il s'aperçut qu'on ne choisit pas impunément une épouse au hasard de la fourchette. Il déroula grain par grain tout le chapelet des misères conjugales, jusqu'au jour néfaste où il put se convaincre qu'il faisait partie du répertoire de Molière.

Peut-être aurait-il dû se taire : il préféra parler.

—Tout, dit-il, plutôt que ce silence de mort qui menace de durer éternellement. Puisque je n'ai pas d'autre ressource pour me faire connaître, usons de celle que la Providence a la mauvaise grâce de m'accorder.

Il plaïda en séparation, et comme la cause regorgeait d'éléments comiques, nul doute que la victime n'atteignît les extrêmes limites de la célébrité. Par bonheur ou par malheur, un parent susceptible alla se jeter aux pieds de tous les rédacteurs en chef connus, en les conjurant de remplacer Gibassier par le monsieur X... traditionnel. Le coup était encore manqué. On rit beaucoup des circonstances de la séparation, mais on ignora quels étaient les séparés.



UN CADEAU A DOUBLE DETENTE

CHARLES THIBAUT.—On m'a fait cadeau d'une magnifique corne à soulier. Je vais m'en servir cet hiver comme d'une traine sauvage.

Si l'honneur du mari était sauvé, sa rage de notoriété n'était pas satisfaite. Ces diverses et malheureuses tentatives ne le dégoûtèrent pas d'une quantité d'autres qui, tout aussi diverses, ne furent pas moins malheureuses. La dernière l'acheva.

Puis aiguillonné qu'abattu, il avait fini par enfourer toute sa petite aisance dans une société de conservation de viandes dont il comptait bien devenir la raison sociale.

Après l'absorption totale de ses derniers centimes, le conseil d'administration décida dans une réunion spéciale que l'affaire se ferait sous le nom et la haute main du gérant qui, à quelques jours de là, fit un trou à la lune et passa à travers en compagnie de la grenouille.

Ruiné, sans famille, revenu de tout, même de la gloire où il n'était pas allé, Léonard Gibassier prit le suprême parti de s'engager.

Il s'habillait déjà pour aller se déshabiller sous la toise, lorsqu'un ami officieux vint l'avertir que la veille, à un café qu'il lui désigna, un petit fat s'était permis des propos au moins légers sur sa séparation et les causes qui l'avaient amenée, il croyait devoir l'en prévenir, lui mari, afin qu'il pût agir en conséquence.

—Un duel ! se dit Gibassier, c'est le ciel qui me l'envoie. Pour le coup, si les journaux restent muets, c'est qu'ils y mettront de la bonne volonté.

Le soir même le jeune impertinent était provoqué *coram populo*, et le lendemain deux épées se croisaient sous les ombrages du bois de Vincennes.

Gibassier, par malheur, ne connaissait guère d'autre arme que celle du ridicule... A la première passe, il se fendit comme un compas et se releva de même. Il avait dans l'épigastre sept pouces d'acier et des fractions.

On le ramena chez lui dans un état voisin de ce ui du pierrot de Gerôme. En passant devant la loge de son concierge, il lui jeta ces mots d'une voix éteinte :

Demain matin vous me montrerez le *Constitutionnel*.

Le lendemain l'honnête portier se hâta d'aller quérir la feuille demandée ; il prit la précaution de s'assurer par avance qu'elle contenait le récit détaillé de la rencontre avec les noms des adversaires en toutes lettres.

Il monta les escaliers quatre à quatre, mais en entrant dans la chambre du blessé, il vit la garde-malade qui faisait ses paquets. Gibassier était mort dans la nuit.

Les cartes à jouer.

Savez-vous à combien se montent les droits perçus, dans leur ensemble, sur ces petits morceaux de carton qu'on appelle les cartes à jouer.

A 2,500.000 francs par an. Voilà un chiffre qui montre que la fermeture de bon nombre de cercles n'a pas fait diminuer de beaucoup le goût du jeu.

Quelles sommes fantastiques d'argent sont jetées sur le tapis vert, gagnées ou perdues, représentent dit le *XIXe Siècle*, ces 2,500.000 francs dus à la seule acquisition "des outils" du jeu ?

Il y a quelque temps, un joueur qui eut un moment de célébrité parisienne, M. Audibert, disait qu'il avait calculé que le pro-

duit de la cagnotte, dans les cercles, s'élevait au moins à cinquante mille francs par jour. Les moralistes ont là une belle matière à développer : il n'est que trop prouvé seulement, que les moralistes n'ont jamais servi à grand'chose.

On connaît le mot, profondément humain, d'un ami d'Arago, possédé du démon du jeu auquel l'illustre savant adressait de paternelles remontrances, évaluant ce que cet incorrigible avait déjà dû engloutir d'une façon si juste, que le joueur en fut stupéfait.

—Bah ! dit-il au bout d'un moment, que voulez-vous ? Je crois que je continuerais à jouer, même si j'étais assuré de toujours perdre !

Avec de pareilles réponses, il n'y a guère de grands résultats à attendre des considérations les plus sages et des conseils les plus sensés !

Quelle irrésistible attirance exercent les cartes ? Il y avait, il y a cinq ou six ans, un collectionneur qui vivait heureux, en philosophe et en raffiné, au milieu des petits trésors qu'il avait patiemment dénichés. Il s'occupait de réunir avec passion toutes les épaves de la période révolutionnaire, qui a tant de fidèles, aujourd'hui, parmi les curieux. Il suivait les ventes, explorait les boutiques de brocanteurs, employait toutes les ruses consacrées pour la possession de quel que bibelot "du temps," une cocarde avec inscription ou un bouton d'habit "à la guilotine."

Un jour, le hasard lui fit trouver un intéressant jeu de cartes, dans le genre de ceux que dessina Gatteaux et où les valets étaient remplacés par des "républicains" et les reines par des "vertus."

Dès lors, ce genre de collection devint sa marotte. Il eut tous les types de cartes, depuis ceux de David jusqu'à ceux qu'avaient produits des artistes naïfs pour le commerce à bon marché, les jeux qui offrent comme figures des vendangeurs et bûcherons, des soldats armés de piques, des héros ou des batailles.

Et voici que, à force de vivre avec les cartes, même les cartes historiques, une furieuse démangeaison du jeu lui vint tout à coup ; on eût dit que ces trèfles et ces cœurs lui avaient parlé à l'oreille, lui avaient chanté la chanson de l'or et conté leurs fantastiques aventures au temps où, chez Perrin, au Palais-Royal, Junot allait jouer pour Bonaparte, qui lui avait audacieusement remis toutes ses ressources, et gagner au général les moyens de prendre son commandement de l'armée d'Italie. Hé ! oui, elles devaient avoir un langage, ces perfides cartes qui ne l'intéressaient d'abord que par leurs capricieux desseins !...

Bref, cet homme de goût, qui n'avait connu jusque-là que les émotions du chercheur, se mit à courir les cercles. Il a eu des fortunes très diverses, pris de plus en plus par sa passion nouvelle.

Les gens qui connaissent leur Paris reconnaîtront, à ces souvenirs, uue des physionomies les plus connues du monde des grands joueurs, de ceux qui savent aussi galamment perdre que gagner.

X..., abordé par un de ses créanciers, lui répond froidement :

—Mon cher, je vous payerai avec le temps.

—Mais enfin...

—Et comme le temps c'est de l'argent, plus vous attendrez, plus vous serez sûr de votre affaire.

Toto va à l'école, et il en est très fier. —A la dernière composition, dit-il, j'ai eu une très bonne place, j'étais près du poêle !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.